

# La Révolution viennoise

## L'actionnisme radical



Michel Onfray (entretien) \*

DANIELE ROUSSEL : Qu'est ce que l'actionnisme pour un philosophe ?

MICHEL ONFRAY : C'est peut-être une manière radicale de réconcilier l'art et la vie de telle sorte qu'on ne fasse plus la part entre l'artiste et l'homme qui crée, le créateur et l'homme de la vie quotidienne. L'actionnisme, c'était aussi la réconciliation de la théorie et de la pratique. En même temps c'est une morale à proprement parler, une éthique qui est une esthétique. D'où l'intérêt majeur de cette nouvelle perspective, car la philosophie s'est malheureusement discréditée d'avoir toujours dissocié la morale et l'existence, les principes et le vécu. Par ailleurs, ce qui m'a également intéressé, c'est qu'avec l'actionnisme on n'est plus sur le seul terrain des idées pures, mais sur celui des corps.

Un autre usage esthétique et éthique de la chair, celui qu'en font les artistes, m'intéresse de manière générale.

DANIELE ROUSSEL : Est-ce que l'approche de l'actionnisme viennois a influencé ta perception des choses ?

MICHEL ONFRAY : D'une certaine manière, en découvrant les pratiques actionnistes, les intuitions que j'avais sur le terrain de l'esthétique, entendues comme capacité à l'émotion et à la sensation, se sont trouvées confirmées : de part et d'autre, le postulat suppose la prise en compte d'un individu intégral, au-delà des fractures qui font classiquement considérer l'individu comme un être amputé, fragmenté, morcelé, en un mot aliéné. La révolution majeure permise par Duchamp concerne les supports. Avec lui, on ne travaille plus sur le terrain classique de la toile, du chevalet, mais on considère que, par exemple, le corps, le groupe, la vie quotidienne, l'existence peuvent être aussi des supports. Au-delà des supports nobles, tels le marbre, l'or, ou le bronze, on peut désormais sculpter ficelles, carton, viande, charbon ou encore les matières plus subtiles – *les immatériaux* – que sont aussi les relations à autrui.

\* Entretien introductif à l'ouvrage de Daniele Roussel, *Der Wiener Aktionismus und die Österreicher*, Gespräche, Ritter Klagenfurt (Verlag), 1995.

Aussi, l'actionnisme viennois procède de cette révolution Duchamp, dans une époque qui suppose également la prise en considération de la révolution national-socialiste. Dans ce pays où le nazisme a été ce que l'on sait, c'est-à-dire dans une période historique qui est aussi une période hystérique, il y avait une nécessité absolue de catharsis, de purgation, de purification : il fallait en finir, ou tâcher d'en finir, avec cette histoire tout entière dévolue à Thanatos. La volonté d'expulser ces pulsions de mort est architectonique dans l'économie de la pensée actionniste. Par ailleurs, en plus de Duchamp et Hitler, il faut également dire quelques mots de Freud, philosophe autrichien ou penseur viennois qui, justement, sur le terrain des pulsions, des instincts, de l'instinct grégaire, de Thanatos, d'Éros, a dit des choses essentielles qui devraient permettre de saisir la nature métaphysique et philosophique de l'actionnisme viennois. Dans l'ensemble des perspectives ouvertes par lui, l'actionnisme viennois me donne l'impression d'avoir été un laboratoire pour la révolution appelée de ses vœux par Nietzsche et qui se proposait l'invention de nouvelles possibilités d'existence.

DANIELE ROUSSEL : Comment se fait-il que tu aies senti ça, tu n'as pas tellement vu de choses sur l'actionnisme ?

MICHEL ONFRAY : Peut-être est-ce le travail du philosophe : essayer de comprendre avec les moyens qui sont à sa disposition, les photos, les témoignages, les lectures, les conversations avec les acteurs et la mobilisation du savoir philosophique afférent – Nietzsche, Marx et Freud, sinon Deleuze, Foucault et Bataille. Ou encore la pensée libertaire, celle qui anime les communautés du siècle dernier, le fouriérisme, Stirner ou encore Marcuse. La pratique n'étant jamais que la cristallisation des idées d'une époque, des pensées d'un temps, elle suppose des rhizomes dont on peut se faire l'anatomiste *a posteriori*.

Il me semble, par exemple, que l'actionnisme viennois a proposé sur le terrain qu'avec Félix Guattari on pourrait appeler *moléculaire*<sup>1</sup>, à savoir le petit terrain de la communauté, des micro-sociétés, de petits laboratoires. Dans ces micro-structures, on a montré ce à quoi pouvait ressembler une existence libérée des instincts de mort, des pulsions négatives ou destructrices, et de tout ce qui fait les frustrations d'une civilisation.

DANIELE ROUSSEL : Je me suis demandée pourquoi l'actionnisme viennois est né à Vienne et nulle part ailleurs. Je crois qu'on ne peut comparer les *happenings* avec l'actionnisme, il y a une tradition autrichienne, un terrain préparé par Freud, Reich, Schönberg, Mahler, Wittgenstein, etc., et c'est aussi une réponse à Hitler. Comment expliques-tu cette naissance viennoise ?

MICHEL ONFRAY : Effectivement, il existe une tradition spécifiquement autrichienne. Journiac, Gina Pane, Orlan, Chris Burden se

1 – Cf. Félix Guattari, *La Révolution moléculaire*, Fontenay-sous-Bois, Éditions Recherches, 1977.

sont installés sur d'autres terrains. Mais tout cela est normal : une pensée est produite dans un environnement historique. Et l'Autriche ou la France n'ont pas les mêmes passés, les mêmes objets à purifier, à dépasser. L'Autriche est le pays de la culture la plus moderniste de Schönberg à Karl Kraus, de Mach à Wittgenstein, de Freud à Schnitzler. Mais c'est aussi la ville d'Hitler. À la veille de la Seconde Guerre mondiale, cette capitale, qui est au sommet de la culture en tout, pratique un grand écart mortifère entre la fine pointe de la civilisation européenne et ce que sera l'apocalypse des camps de la mort.

DANIELE ROUSSEL : Est-ce que le fascisme poussé à cette extrémité, comme cela a été le cas chez Hitler ou en Autriche, a en fait avalé ce monstre sans rien dire ? Pourrait-on dire que chaque individu a été quelque part inconsciemment soulagé de cette permission non formulée de vivre ses propres pulsions destructrices ?

MICHEL ONFRAY : Oui, je dirais, de manière un peu provocante, que le peuple est très femelle, en ce sens qu'il a accepté le tyran tel un maître qui l'a possédé dans la brutalité et qui l'a fait jouir dans le sang, la sueur, la mort et la douleur. Hitler a sculpté les pulsions de mort de la nation, du peuple. Les élites, quant à elles, sublimaient Thanatos dans des œuvres d'art. Et l'art dut plier genou devant la politique, car la violence est toujours plus efficace que les idées pures.

Il faudrait prendre le temps de montrer comment, dans cette époque, la mort joue un rôle majeur, même métaphoriquement : par exemple, on pourrait expliquer en quoi la révolution du dodécaphonisme participe d'une volonté de mettre à mort l'ancien rythme, l'ancienne mélodie, les anciennes cadences ; l'abstraction est aussi une volonté de mettre à mort la figuration ; la pensée de Wittgenstein procède d'une volonté de mettre à mort la métaphysique classique, traditionnelle et occidentale, au nom de la logique ; le système de Freud détruit et assassine lui aussi la conscience classique en disant qu'elle n'est pas ce que l'on a dit d'elle pendant des siècles. La pulsion de mort est, à l'époque, une catégorie opératoire majeure.

DANIELE ROUSSEL : Mais ce sont des destructions créatrices...

MICHEL ONFRAY : Oui, bien sûr, car c'est une destruction inscrite dans une dialectique : le premier temps, celui de la destruction, suppose le deuxième temps, celui de la construction. De son côté, le peuple a donné dans le temps de la destruction en pensant qu'il y aurait une construction. L'hystérie d'une personne est devenue l'hystérie du peuple. Le moment négateur avait pour objet la civilisation incarnée dans Vienne ; le moment affirmateur s'appuyait sur le fantasme d'une société raciale pure, idéale, débarrassée de ses juifs, de ses vermines, de ses communistes, de ses homosexuels, de

ses artistes décadents, de ses francs-maçons, de ses intellectuels. On se retrouve en 1945 sur des décombres parce que l'on s'aperçoit que cette apocalypse n'a travaillé que sur le terrain du négatif et que rien n'a été, ou n'est récupérable du nazisme, rien du tout, sous quelque forme que ce soit, rien du tout, du tout.

Par ailleurs, malgré cette sinistre incarnation nihiliste dans l'histoire, toute l'esthétique contemporaine procède des révolutions esthétiques de cette époque-là : c'est parce qu'il y a eu Webern qu'il y a aujourd'hui Pierre Boulez, Pascal Dusapin, Éric Tanguy, et tant d'autres. Même chose pour la psychanalyse, car on ne peut plus écrire ni penser aujourd'hui comme si Freud n'avait jamais existé. Donc ces deux pôles, ces deux moments très antagonistes en Autriche, mais aussi un peu partout, ont porté à leur paroxysme l'opposition entre une pulsion positive, une volonté de construire, et une pulsion négative, une envie de détruire.

L'actionnisme viennois s'est installé sur les décombres encore fumants de cette apocalypse. Pour tous, il s'agissait de vivre à nouveau dans une Autriche qui s'était abandonnée, qui avait confié son destin au nazisme. Donc, il a fallu pendant très longtemps tâcher de comprendre pourquoi tant d'hommes et de femmes avaient donné dans cette soumission, cet abandon, cette passivité à l'endroit du dictateur, comment on en était arrivé là. D'où la réflexion appliquée à l'endroit des embrayeurs et des courroies de transmission : la morale classique, l'Église, la religion, tout cela a contribué à accélérer le mouvement fasciste, national-socialiste.

Thomas Bernhard a proposé sur ce sujet tout ce que l'on pouvait dire sur le terrain de l'écriture. L'actionnisme viennois l'a formulé avec ses moyens en attaquant ces courroies de transmission : l'Église, l'État, la religion, la morale classique kantienne, traditionnelle et bourgeoise, la famille, le travail, la patrie, enfin tout ce qui avait fait les valeurs du fascisme nazi et qui fait toujours les valeurs du fascisme où qu'il soit.

DANIELE ROUSSEL : Dans l'actionnisme j'ai vu aussi une réponse au fait que l'homme se soit laissé dominer par la pensée, le rationnel, qu'il ait voulu oublier les découvertes de Darwin montrant que l'homme n'est pas un fils de Dieu tout puissant sur la Terre mais le fils d'un singe... L'homme a voulu, en réprimant et en oubliant ses pulsions, se faire un homme « propre ». Le reniement de ses origines l'a, à mon avis, déformé car les pulsions et les sentiments ne se laissent pas réprimer mais ressortent comme un venin informe. L'actionnisme est pour moi le façon-

Bozz, « La vache qui ne rit plus »  
(Détail), *Rafales*, 1943





*« Mais, attention  
que les pardonnés,  
ceux qui avaient choisi  
le parti du crime,  
ne redeviennent  
nos tourmenteurs, à la  
faveur de notre légèreté  
et d'un oubli coupable.  
Ils trouveraient le moyen,  
avec le ponçage du temps,  
de glisser l'hitlérisme  
dans une tradition, de lui  
fournir une légitimité,  
une amabilité même ! »*

René Char, *Pauvreté  
et privilège*, 1948

Les Graphistes Associés,  
*Le Pen - Hitler*, 1990

nement positif de ses pulsions, des sentiments avec l'aide de la pensée (possibilité de concept). L'actionnisme ne rejette rien, ne cache rien, il donne une forme brutale à tout ce que l'être a en soi. Il représente sans gêne, de façon brutale et créative les déficits de la société. Le dernier grand pas dans l'évolution a été la mise en place du langage et de la pensée chez l'homme, je crois que la prochaine nécessité serait la liaison entre la pensée, les sens, les sentiments, le corps, les pulsions, etc. Je crois que l'art peut donner une réponse à la vie.

MICHEL ONFRAY : Il est vrai que l'histoire de l'Occident, récemment, est l'histoire de trois grandes fractures induites par Copernic, Darwin et Freud. Copernic affirmant : la terre n'est pas au centre du monde ; mais simplement satellite en périphérie, l'homme perd de sa superbe et de son orgueil. Darwin écrivant : l'homme n'est pas le sommet de la création, mais l'aboutissement d'une évolution d'un certain type de singe, son orgueil en prend un autre coup. Et puis Freud annonçant : nous ne sommes pas libres, car nous sommes

déterminés par une nécessité qui est celle de l'inconscient, voilà trois coups de boutoirs essentiels qui détruisent la conception classique de l'homme, avant de l'installer sur un champ de ruines.

Si l'homme n'est pas au centre du monde, s'il n'est pas essentiel, nécessaire, pas libre, s'il obéit à des nécessités qui le débordent et le dépassent, alors que reste-t-il qui fasse sens ? Pas grand-chose. Que peuvent bien signifier ces parts animales ? Qu'y-a-t-il encore de spécifiquement animal en nous ? Qu'est-ce qu'on peut faire ? Les civilisations sont les produits des instincts, car toutes se structurent par les interdits et les lois qui invitent à ne pas obéir aux pulsions, aux instincts, aux passions. D'où la sublimation, l'œuvre d'art et la religion, ce que les marxistes appellent la superstructure, l'idéologie. Et conjointement le malaise induit par l'abandon radical et sans distinction de toutes ces parts animales essentielles. L'actionnisme viennois a proposé une révolution radicale sur ce terrain en pensant que la civilisation pouvait ne pas être un produit de la frustration mais qu'elle pouvait être un moyen de réaliser ce qui, par ailleurs, était fruste. Ces instincts, passions, pulsions, plutôt que de les détruire, de les nier, de les broyer purement et simplement, on pouvait aussi les prendre et les sculpter, en faire quelque chose, les canaliser, les façonner. Ou faire de telle sorte que l'on joue avec ces matériaux dangereux qui sont des matériaux essentiels pour que la civilisation ne soit pas un pur produit de la frustration, mais qu'elle soit un moyen d'épanouissement.

DANIELE ROUSSEL : Est-ce que l'on peut donner une place dans l'histoire de la philosophie à l'actionnisme ?

MICHEL ONFRAY : Pour ma part, je le souhaiterais, car je crois que la philosophie a tout intérêt à jeter des ponts entre les disciplines différentes. Certains sont très jaloux de leurs prérogatives de philosophes et passent l'essentiel de leur temps à poser des questions du genre Nietzsche est-il un philosophe ? Et Montaigne ? Et Pascal ? À l'évidence, ils veulent réduire et enfermer la philosophie sur elle-même, la confiner dans un pur registre technique. Ce genre de travail est à mes yeux sans intérêt : couper la philosophie du monde, faire de la philosophie pour philosopher, réserver son usage à l'université et à la fabrique de thèses stériles destinées à permettre l'autoreproduction du genre *homo philosophicus*, cela n'a aucun intérêt.

Ce que j'aime, c'est le contraire, pas la fermeture, mais l'ouverture sur des mondes qui ne sont pas, *a priori*, ceux de la philosophie. Par exemple, l'esthétique, la littérature, la peinture, la sculpture, la musique, l'architecture. Il ne faut pas se couper du monde mais se réconcilier avec lui. Dans mon travail d'écrivain et d'enseignant, je bataille pour affirmer qu'il n'y a pas de sujets philosophiques spécifiques, à proprement parler, et de sujets qui ne le seraient pas, mais qu'il n'y a que des abords philosophiques de tous

les sujets possibles. Y compris donc, et bien sûr, de l'actionnisme viennois, qu'on peut considérer comme un mouvement relevant de la philosophie, si tant est que la philosophie soit entendue au sens premier du terme : amour de la sagesse, quête d'un certain type de sens, donc désir d'un espace singulier. Le philosophe, c'est celui qui aspire à ce que l'ordre des choses soit différent. Dans cette perspective, la philosophie a tout à apprendre de l'esthétique, comme l'esthétique de la philosophie.

L'existence d'îlots où habitent les mathématiciens, les logiciens, les artistes, les plasticiens, les cinéastes, les vidéastes, enfin tout ce que l'on voudra, suppose que l'on peut relier ces géographies disséminées pour constituer des archipels.

Par ailleurs, et pour continuer à penser l'intégration de l'actionnisme dans l'histoire des idées et de la philosophie, on pourrait le circonscrire chronologiquement entre une date de naissance et une date de décès. Il y a intérêt, pour le philosophe, à suivre dans ses méandres un mouvement artistique qui a été aussi un mouvement idéologique et social, de voir comment il a fonctionné – par exemple chez Otto Mühl –, puis de viser des conclusions théoriques sur ce sujet : quelles leçons politiques conserver de ces expériences ? Comment se constitue une communauté ? Comment grandit-elle ? Comment arrive-t-elle à maturité ? Comment la décadence s'installe-t-elle ? Comment arrive l'implosion ou l'explosion ? En tant que micro-société, la communauté offre une possibilité d'assister à la naissance et à la mort d'une civilisation en raccourci.

DANIELE ROUSSEL : Ce serait peut-être la différence avec les cyniques qui eux ont réalisé leurs idées, mais seuls sans avoir eu d'expérience sociale.

MICHEL ONFRAY : Diogène, Aristippe, Cratès, Bion ont vécu leur cynisme au quotidien, seuls contre les pouvoirs. Jamais un cynique ne s'est associé, pas même pour faire un couple, ou alors pour une relation contractuelle qui a duré le temps nécessaire au plaisir, avant séparation. Car les cyniques sont des électrons libres, des individus rebelles, des figures de la souveraineté singulière<sup>2</sup>. En revanche, l'actionnisme a plutôt fonctionné sur le principe communautaire. Pour ma part, je résiste au contrat social de type rousseauiste, qui, de la démocratie au fascisme, suppose la réalisation de l'individu par le groupe, dans le groupe, pour le groupe. Sur ce terrain, je reste un cynique absolu et ne crois qu'à l'individu solitaire, irrémédiablement. Jamais je n'aurai pu vivre dans une communauté, fut-elle idéale, ou animée par le désir d'être idéale.

DANIELE ROUSSEL : Je vois l'actionnisme comme une fête, une fête de l'extase, comment définirais-tu cette extase ?

MICHEL ONFRAY : De ce que j'en sais, l'actionnisme a pu effecti-

2 – Voir de Michel Onfray, *Politique du rebelle. Traité de résistance et d'insoumission*, Paris, Grasset, 1997 (NDLR).



Otto Mühl,  
*Transformation en marais  
d'un corps féminin*, 1963

vement avoir un aspect festif, mais précisons : plus particulièrement chez Otto Mühl, car chez Hermann Nitsch, le trajet est plutôt placé sous les auspices sombres, noirs, religieux. Nitsch est à Mühl ce que Thanatos est à Éros. L'actionnisme de Mühl est du côté d'Éros, de la joie, du rire, du délire, du plaisir. Mais chacun sait aujourd'hui que Éros et Thanatos sont les deux côtés de la médaille. Certes, l'extase est la même que celle qui s'exprimait dans les saturnales, les lupercales, les bacchanales, ces grandes fêtes de l'antiquité gréco-romaine dans lesquelles il s'agissait d'évacuer toutes les pulsions négatives et mortifères dans le dessein d'un allègement de soi-même. Probablement, dans cet allègement on pourrait pointer les degrés qui pourraient aller jusqu'à l'extase.

Chez Nitsch, par exemple, la musique, sa répétitivité, sa violence, sa brutalité, le sang, la nudité, la mise en scène, toutes les stratégies extrêmement minutées, à la seconde près, tout cela contribue à une sorte d'œuvre d'art total (*gesamtkunstwerk*). En un seul concept, le maître d'œuvre propose la satisfaction de l'ensemble des sens, des émotions, des sensations. Les ébranlements physiologiques et psychologiques renvoient explicitement à des retours primitifs, à des situations intra-utérines, qui purifient le sujet, au sens où Aristote dit de la tragédie qu'elle est purification.



Le contact du sang et des peaux, les cris et l'abandon de soi, tout cela induit des expériences-limites qui sont susceptibles de faire basculer dans une extase dont l'aspect cathartique est indéniable. La connaissance de cette purification permet de retrouver un corps plus serein, de se retrouver plus en paix avec soi-même... C'est du moins ce qui est visé.

DANIELE ROUSSEL : Ce qu'on appelle « *l'uni-action* » en juin 1968 à Vienne, après ma recherche dans les archives des journaux, démontre que l'événement capital de 68 à Vienne était cette action de Brus, Mühl, Wiener qui s'est déroulée dans un amphithéâtre, à un niveau purement artistique ; il n'y a eu ni blessé, ni coup... et pourtant Brus va être condamné à six mois de prison, Mühl à un mois, Wiener libéré. C'est un peu comme si on condamnait Shakespeare pour tous les meurtres qu'il a osé représenter sur la scène. La révolution à Vienne s'est déroulée au niveau de l'art, dans les autres villes d'Europe au niveau politique, pourquoi ?

MICHEL ONFRAY : Peut-être y a-t-il un pessimisme viennois et un optimisme français. Dans cette perspective, le pessimisme est peut-être dû au fait que justement, le nazisme était encore frais dans les âmes autrichiennes et qu'on ne comptait pas sur une révolution du peuple et de la rue, ou sur une catharsis généralisée. Donc, il y avait possibilité, pour l'avant-garde – Nitsch, Mühl, Brus, Wiener, etc. – de faire une révolution que j'appellerai moléculaire, tout en attendant un effet de contamination à partir du modèle de l'avant-garde éclairée qui instruit les masses, selon le schéma marxiste bien connu.

Des années après, on peut constater que les micro-sociétés n'existent plus, ou alors qu'elles ont été récupérées. Dans la pire des hypothèses, quand la récupération ou la disparition naturelle n'a pas eu lieu, on a décapité politiquement les audaces : ainsi Otto Mühl est en prison et, pour cause, sa communauté n'existe plus. Simultanément, Hermann Nitsch représente officiellement l'Autriche à l'exposition universelle de Séville.

Un regard rapide – en Autriche comme en France où nombre d'anciens soixante-huitards sont devenus des agents propagateurs forcés du libéralisme – permet de constater que l'idéologie unique combattue par les avant-gardes des années soixante-dix a triomphé quasi universellement. Le système capitaliste a marqué plus de points que jamais...

DANIELE ROUSSEL : C'est juste, on peut dire que le système a triomphé. La question que je me pose est celle de la différence entre l'impact d'un message purement politique et l'impact d'un message transmis à travers des actions artistiques.

Comme l'a fait l'actionnisme viennois, comme le dit Otto Mühl dans sa lettre à Obrist pour le centre Beaubourg : « *L'actionnisme*

*ne pouvait être que la tentative d'activer le rhizome en l'épurant du fumier social de la pensée et des sentiments qui s'y étaient nichés comme de la vermine ».*

MICHEL ONFRAY : Effectivement. Ce qui est intéressant, quand on fait l'histoire de l'actionnisme viennois, c'est de montrer en quoi il a été un mouvement de résistance, un mouvement d'opposition au social, à la civilisation, à la culture dominante.

Pour ma part, je crois aux résistances singulières et à la nécessité de poursuivre le combat subversif en opposant des individualités rebelles au triomphe uniforme et généralisé de l'idéologie du tout-marchandise. Le situationnisme français, par exemple, a connu deux destins : le premier, celui de Guy Debord, est dans la pratique centrifuge : incapacité à évoluer, à mettre son intelligence en phase avec le monde tel qu'il a changé, à en faire la critique aujourd'hui – d'où l'alcoolisme et le suicide du personnage ; le second, celui de Raoul Vaneigem, est dans le projet plastique de faire évoluer sa pensée, aujourd'hui dans l'hédonisme et dans la réflexion sur ce qui fait historiquement une hérésie. La subversion est plus grande dans le témoignage individuel du rebelle que dans toute autre action : restent toujours les traces et la possibilité de réactiver l'esthétique dans une perspective politique.

DANIELE ROUSSEL : L'actionnisme a principalement brisé des tabous de la société, en particulier pour Mühl celui de la sexualité. Est-ce que, pour toi, le fait de briser les tabous ou les interdits dans l'art est un aspect primordial ou secondaire ?

MICHEL ONFRAY : Très nettement : je crois que c'est essentiel. Ma passion pour Frédéric Nietzsche est en partie fondée sur le fait qu'il invite chacun à être le créateur de ses propres valeurs. Ce qui veut dire que les valeurs qui nous sont proposées par l'État, la société, la morale, la religion, la famille, la tradition, etc. doivent être d'abord examinées avant d'être conservées, s'il le faut. Puis détruites s'il y a lieu également. Chacun doit pouvoir créer ses propres valeurs, et sa propre morale. L'un de mes livres, *La Sculpture de soi*<sup>3</sup>, est installé sur le terrain d'une morale qui serait esthétique et non pas ascétique. D'où le fait qu'un certain nombre de tabous doivent être pris en considération afin, pour certains, d'être dépassés, pour d'autres, conservés. Je ne crois pas à l'amoralité, je pense qu'il est possible de faire avec une autre morale. Mon souci de philosophe, sur ce terrain, a rencontré celui de certains artistes.

3 – Michel Onfray, *La Sculpture de soi. La morale esthétique*, Paris, Grasset, 1993.

*Michel Onfray*

Entretien réalisé par Daniele Roussel